Sur la mémoire dans la littérature d'après 1945

Mariana BOCA
mariana_boca_ro@yahoo.com
Université « Stefan cel Mare » de Suceava (Roumanie)

Abstract: The study proposes a synoptic vision of post-Second World literature, from the perspective of the relationship between *lived memory* and *imagined memory* as sources of fiction and *non-fiction*. The concepts of person and individual are used to interpret the position of the author's consciousness towards memory. The study demonstrates that the questioning of the relationships between the *lived memory* / the *imagined memory* and the author's consciousness, in the position of the *person* or *individual*, leads to the mentality on which the text is made and its messages are organized, the dominant attitude in speech and the influence it can give in the reader's consciousness.

Keywords: *fiction, non-fiction, lived memory, imagined memory, person, individual, history.*

Littérature, mémoire, identité. Qu'elle soit inspirée ou non par l'histoire et la réalité, la littérature exprime toujours, à travers la conscience mise dans le texte par son auteur, une position par rapport à la mémoire de la personne et à la mémoire historique des communautés. Il n'y a pas de littérature indifférente à la mémoire, puisque tout auteur de littérature évoque des identités ou les imagine. Et la mémoire donne le contenu de l'identité et la légitime, assurant sa continuité dans le sens temporel. Le temps lui-même révèle partiellement son existence et sa nature à travers la mémoire de la personne, de la famille, de la communauté et de la race. Et entre la mémoire, le temps et l'identité travaillent les langages avec lesquels la pensée, l'intuition, l'émotion reçoivent les événements, le passage des réalités, l'interprétation des expériences, la vie du prévisible et de l'imprévisible, la communication entre la chose vue et la chose invisible. C'est pourquoi les langages de la mémoire donnent un sens à l'identité de la personne et révèlent quel type de connaissance une communauté met sur sa propre histoire. En même temps, la connaissance rationnelle de la personne n'est possible que dans l'espace migrant de la mémoire. Dans une perspective radicale, la mémoire de la personne est égale à l'être rationnelle de celle-ci. Nous savons de nous-mêmes ce que la mémoire nous dit et ce que la mémoire offre à notre besoin d'(auto)interprétation. La connaissance de toute

BDD-A28229 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:36 UTC)

communauté est limitée à ce que sa mémoire collective parvient à conserver et à transmettre. En d'autres termes, le temps n'est révélé à l'homme que dans la dynamique de la mémoire. Et l'identité de la personne et des communautés est accumulée et organisée dans la fluidité des représentations fournies par la mémoire. D'autre part, la mémoire existe pour la conscience dans la mesure où elle est révélée ou révélée par la pensée et la verbalisation, dans le comportement et dans la parole. Ainsi, la conscience au-delà de la mémoire n'existe pas. Les pensées, les mots, les actes dans la mémoire d'une personne représentent le contenu ultime et inaliénable de la conscience de cette personne, sans égard à la corporéité et à la matière, opposés à des entités inconscientes avec lesquelles le post-humanisme technologique nous menace. Dans cette conscience de la mémoire personnelle se reflète l'humanité et l'unicité de l'être, et avec elle l'homme va au-delà de la mort.

Mémoire vécue et mémoire imaginée. L'auteur de littérature rappelle ses propres souvenirs, les sensations et les émotions vécus à travers la vie, ou il utilise des témoins qui se souviennent de leur existence pour générer une histoire où il construit, déconstruit et reconstruit les représentations reçues de sa propre mémoire ou de la mémoire de ses témoins. Dans cette perspective, les écrivains peuvent évoquer diverses variantes de la représentation d'une expérience. Ainsi naissent plusieurs attitudes esthétiques envers la mémoire, associées à des types de relations avec l'histoire de la personne et des communautés, mais aussi à des discours littéraires spécifiques, organisés spontanément ou par programmation dans différents paradigmes littéraires, notamment par la modalité dont elles extraient la fiction ou la non-fiction de la mémoire de la personne, qui est un territoire non homogène et en constante transformation.

Le plus important est que l'auteur de littérature atteigne simultanément, dans des dosages différents, ou choisit de travailler par exclusion avec les deux types possibles de mémoire de la personne - *la mémoire du réel* et *la mémoire de l'imaginaire*. Nous devons donc dire qu'il y a la mémoire des expériences réelles vécues par une personne, que ce soit l'auteur lui-même ou ses témoins, dont la substance est libérée dans la confession. C'est *la mémoire vécue*, générée par l'histoire, dépendante du temps et de l'événement. Elle peut osciller, car elle est subjective et personnelle. Elle offre de nombreuses variations sur le passé, notamment lors de la traduction du réel à travers une fictionnalisation apparente ou évidente, en s'éloignant ou en s'approchant, selon la réaction émotionnelle et la transposition de l'émotion dans le langage.

D'un autre côté, il y a *la mémoire imaginée* de la personne ou la mémoire imaginée, qui n'est pas générée par l'histoire, mais par des mécanismes d'imagination, et qui est autonome par rapport au temps et à l'événement. C'est la mémoire du possible, non de l'incident, que nous n'identifions pas du tout comme un faux souvenir, puisqu'elle appartient également à l'espace de la conscience personnelle et participe à la réalité de l'esprit. La mémoire imaginée se nourrit en grande partie de la mémoire de réalités connues, mais elle l'utilise comme matière première pour créer de nouvelles représentations ou une nouvelle logique dans la dynamique des représentations, pour essayer de marquer un autre domaine de la connaissance.

Entre les deux types de mémoire, les relations sont extrêmement complexes, de la collaboration ou de la complémentarité jusqu'au conflit et à l'incompatibilité. Et les frontières entre eux ne peuvent jamais être délimitées avec précision. La différence entre les deux types de mémoire vient des différentes relations qu'elles construisent avec l'histoire vécue et avec le temps. Mais les deux configurent la réalité de l'esprit, elles sont des sources de (auto)connaissance et tracent ensemble le relief de l'esprit, avec des

BDD-A28229 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:36 UTC)

pouvoirs et des contenus très différents. La relation entre le contenu de la mémoire vécue et la vérité historique, la vérité de l'expérience de l'ego, l'idée de *vérité* est vraiment très sensible, car il montre la puissance de la conscience de gérer son espace intérieur et les principes moraux qui orientent cette dynamique. Il y a donc une mémoire vécue *authentique* et *falsifiée*, altérée, manipulée ou refoulée. En même temps, la mémoire vécue peut être active ou latente. Il peut être de bonne-foi ou délibérément fausse. D'autre part, la mémoire imaginée est dirigée vers deux fins opposées : elle tend à servir à la redécouverte de la mémoire vécue, pour sa meilleure compréhension et valorisation ou elle tend à rompre la conscience de tout lien avec la mémoire vécue pour la mettre au-délà du temps historique et des expériences connues. Toutes ces hypostases et contenus de la mémoire sont révélés dans la littérature et à travers leur analyse on produit la connaissance de l'intentionnalité mise dans le texte par l'auteur réel et l'influence qu'elle peut générer sur la conscience du lecteur.

Mémoire vécue, non-fiction et anti-fiction. Un premier paradigme littéraire serait celui résultant du besoin de l'auteur de littérature de prioriser, même exclusivement la mémoire de la personne. L'auteur décide d'utiliser la reconstruction d'une représentation, dominante ou cachée, dans la mémoire, pour atteindre le noyau authentique de l'expérience qu'il exprime. Dans ce cas, l'écrivain fait confiance à la mémoire, pas à l'imagination. Il identifie dans la mémoire des témoins la source de la connaissance qu'il vise. La mémoire devient la seule origine non contaminée de la falsification des significations que l'homme recherche dans toutes les expériences et émotions vécues - un territoire non négociable de l'identité profonde.

Bien évidemment, cet écrivain va produire de la non-fiction ou de l'(auto)biographie où la fictionnalisation est réduite à un niveau minimal qui résulte de la sélection et de l'analyse subjective des représentations. Svetlana Alexievich, dans les livres *La guerre n'a pas un visage de femme* (1985), *La catastrophe de Tchernobyl, Derniers témoins*, *De temps second-hand* (2013) dans une série nommée *Les voix de l'Utopie*, dédie une telle littérature à la mémoire du monde soviétique, avec le sentiment qu'elle peut être « simultanément écrivain, journaliste, sociologue, psychologue et prêtre ». Dans une interview en 2015, après avoir reçu le prix Nobel de littérature, Alexievich montre que seule la voix de l'homme réel compte pour elle, ce qui témoigne de la façon dont l'histoire réelle s'est installée dans la conscience. Pour Svetlana Alexievich, il n'y a pas de littérature en dehors de la mémoire de vrais témoins :

> « J'ai recherché une méthode littéraire qui me permettra d'estimer à quel point la réalité est vraie. La réalité m'a toujours attiré comme un aimant, elle m'a torturé et m'a hypnotisé, j'ai voulu la fixer sur le papier. J'ai donc immédiatement maîtrisé ce genre avec des voix humaines et des témoignages, des preuves et de vrais documents. C'est comme ça que j'entends et vois le monde - comme un chœur de voix individuelles et un collage de détails quotidiens... » (n.t.)

Ce type d'attitude est basé sur des preuves objectives. Surtout après 1915, l'année du déclenchement de la Première Guerre mondiale, le rythme du monde moderne s'accélère à tel point qu'il produit beaucoup plus d'événements, de mutations dramatiques, de destins humains imprévisibles que la mémoire historique ou personnelle ne peut retenir. L'homme est débordé. La réalité transcende non seulement l'imagination, elle l'horrifie, elle la met dans la peur et la perplexité. Svetlana Alexievich fait partie de l'école du réalisme russe qui, après 1917, l'année de la Révolution bolchevique et de la naissance de l'Empire

BDD-A28229 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:36 UTC)

soviétique, affrontera une histoire qui anéantira non seulement la liberté de l'art mais aussi les droits fondamentaux de l'homme. Dans ces conditions, l'écrivain russe du XXe siècle doit choisir entre s'échapper de la réalité, s'échapper à l'histoire, s'échapper dans l'allégorie, dans la fiction pure et dans la vie *uniquement* dans l'histoire.

Il est un choix qui sera immédiatement faite par des écrivains allemands, sous la dictature fasciste, et les espagnols, les portugais et les italiens, puis les écrivains du Bloc de l'Est communiste après l'installation des régimes communistes, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, mais aussi ceux de la Chine, du Vietnam, des pays d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud (Guatemala, Mexique, Chili, Argentine, Venezuela, Colombie), dominés pendant des décennies par de régimes totalitaires sauvages. Cependant, la dictature prend de plus en plus de formes monstrueuses et nouvelles dans le monde actuel et récent. La carte du monde devient également un visage du mal. Les dictateurs destructeurs s'étendent à l'Asie, à l'Afrique, au Moyen-Orient, au monde musulman et aux pays du Maghreb. Le choix entre suivre la mémoire authentique des personnes et sortir de la mémoire de la réalité historico-biographique pour suivre une mémoire imaginaire est la première et la plus importante décision de l'écrivain qui appartient au monde actuel.

Svetlana Alexievich illustre une option radicale qui trouve ses origines dans l'expérience du communisme, fondée sur une durée d'au moins trois ou quatre générations. Le traumatisme de la perte d'identité, la souffrance qui force les limites de la conscience, les mutations sociales et la recherche de la liberté intérieure impose, en urgence, à la compréhension qu'Alexievich donne à l'histoire, le choix du salut du sang vivant de la mémoire vivante de la personne. Par conséquent, la littérature non fictive d'Alexievich est, dans une large mesure, également anti-fiction. Vivre dans une mémoire imaginaire serait une trahison de l'autrui, que l'écrivain ne peut se permettre si son travail est sous le signe de la conscience morale.

Du point de vue d'Alexievich, la fiction devient immorale, car l'écrivain du monde actuel devrait être un conteur de ce qui se passe aujourd'hui avec l'homme, et encore moins un conteur de ce qui *pourrait* arriver. L'attitude esthétique sur laquelle le paradigme littéraire d'Alexievich est construit un fort contenu moral et une direction éthique assumée, sans être confisquée par aucune idéologie ou thèse. Dans ce type de littérature non fictionnelle, la mémoire imaginée n'existe que dans l'espace cellulaire, dans la distance inévitable créée par le langage de la réalité *réelle* (surtout le langage poétique) au cours de la verbalisation de la mémoire.

Mémoire vécue et fiction. Cependant, l'auteur peut choisir d'associer le langage des représentations à un langage de leur fiction et la sortie partielle de la logique et des itinéraires de la mémoire de la personne, transformant l'identité première des souvenirs dans un bulbe d'où apparaissent de nouvelles représentations qui révèlent l'énergie de la mémoire. Sans avoir une confiance moindre dans la mémoire, l'écrivain jette la peur de sa trahison et la met dans une relation de collaboration avec l'imagination. Dans la nouvelle hypostase, l'écrivain crée la fiction, mais la source de la connaissance dominante reste toujours la mémoire vécue.

La mémoire imaginée est plutôt un instrument d'exploration et de couverture créative des ruptures dans la mémoire vécue, le dépassement de l'oubli, mais aussi de la logique intrinsèque de la mémoire vécue, qui peut parfois être ressentie par ce type d'écrivain comme lourde et improductive, sur le plan esthétique ou discursif. C'est le second paradigme littéraire lié au premier, mais moins radical et plus souple dans la gestion des rapports entre la mémoire de la personne réelle et la mémoire imaginaire de l'auteur de

BDD-A28229 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:36 UTC)

littérature. Mais ce second paradigme rompt, à son tour, dans deux types de fiction basés sur la mémoire vécue : l'un est centré sur *l'autre* - sur l'expérience de l'altérité, et l'autre est centré sur *soi*–sur l'expérience du soi.

Fiction, mémoire et altérité. La littérature fictive inspirée de la mémoire vécue de l'altérité est très proche, en positionnant la conscience de l'auteur, de la littérature non fictive. Dans le premier et dans le second positionnement, la conscience de l'écrivain s'ouvre à l'existence de l'autre, qui est plus *l'autrui* et moins *l'étranger*. La conscience du créateur de littérature ne fonctionne pas d'une manière égocentrique, dans ce type de littérature, mais elle est généreuse et amoureuse de la vérité de la vie vécue, parce qu'elle vise à partager le passage de la personne dans le monde. Elle veut produire une chance de découvrir ce qui unit les expériences irrépétibles des témoins du temps vécu et de comprendre la chaîne tissée de la vie vécue et dans laquelle sont inclues toutes les consciences personnelles.

Pour un tel écrivain, il y a l'amour du concret et de la personne réelle, la nécessité de voyager dans la vraie histoire des communautés, une passion pour la matière du temps, inaltérée par le mouvement de retour et de re-tour dans le passé, qui peut diluer beaucoup l'expérience originaire à travers les langages du souvenir, capables souvent de ne pas approcher la conscience du souvenir exact des événements, mais d'inventer des distances surprenantes. La mémoire imaginée, existante dans la littérature fictionnelle dédiée à l'altérité, vise à mettre en valeur la mémoire vécue, en concevant un fluide épique où l'imagination parvient à visualiser l'aura de la mémoire.

C'est le cas du roman *Docteur Jivago* de Boris Pastemak, où l'auteur raconte l'histoire d'un peuple, fondant et transfigurant la biographie de tous ceux connus, à partir de sa propre vie, dont il se détache et qu'il met au travail dans l'ample tissu de l'altérité. *Le plus aimé des terriens*, par Marin Preda, reste le livre le plus touchant pour le lecteur roumain, de toute la littérature de la période communiste, malgré ses imperfections discursives, pour la même raison : Preda invente une histoire significative, jusqu'à devenir symbolique, pour la condition de l'homme dans n'importe quelle société totalitaire, utilisant des morceaux de vie vécue, sauvés de la mémoire de ses témoins. Dans *Une histoire d'amour et de ténèbres*, Amos Oz met dans le cadre de l'enfance et de l'adolescence sa propre histoire personnalisée d'un destin collectif et la naissance de l'Israël moderne. Le livre mémorable d'Amos Oz est quelque part à la frontière entre les deux paradigmes, voyageant avec facilité entre la fiction et la non-fiction. La mémoire imaginée donne un pouvoir hypnotique à la mémoire vécue.

Dans *La bascule du souffle*, Herta Muller part du témoignage du poète Oskar Pastior et d'autres rescapés des camps soviétiques pour raconter l'histoire bouleversante des Allemands de Roumanie qui furent déportés en Union soviétique juste après 1945. Inventant un personnage, Leo Ausberg, et l'accent lyrique des séquences, des choses et des émotions sont des outils avec lesquels la mémoire imaginée par Herta Muller concentre la vérité de la mémoire vécue jusqu'à ce qu'elle lui donne une consistance douloureuse, presque insupportable dans l'esprit du lecteur.

En *Imago*, Ludmila Ulitkaia réussit à évoquer une véritable fresque de la Russie, après la Seconde Guerre Mondiale, où la richesse des événements et des personnages, le mélange tragique et comique, idéalisme et cynisme, vient de la mémoire vécue des témoins réels, tous à genoux, des héros ou des lâches, devant une histoire inhumaine. *Zouleikha ouvre les yeux*, le roman de Gouzel Iakhina, raconte l'histoire de la déportation des Tartares, récupérant les

BDD-A28229 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:36 UTC)

souvenirs d'une survivante, où les victimes et les bourreaux viennent vivre le chemin commun d'une souffrance sans fin, dont le seul débouché est le sacrifice pour l'autre.

Dans le livre très récent, *Capătul drumului* (*La fin de la route*, n.t.), Liliana Corobca raconte pour la première fois dans un roman l'histoire des Bucoviniens déportés après l'occupation de la Bucovine par l'armée soviétique en 1940. Liliana Corobca reflète dans la mémoire d'une grand-mère le destin d'un peuple et montre que le salut devant la terreur, la bestialité et l'histoire n'est que la foi. La littérature à laquelle appartiennent ces livres parle du droit à la mémoire et de la dépossession de la mémoire en tant que signe de la mort de l'être intérieur, par la perte de l'identité. La mémoire est le premier territoire du soi, sa connexion avec sa propre histoire et son temps. Dans un train qui les emmène loin du pays, dans les camps de travail, les héros de Liliana Corobca ne survivent que s'ils se souviennent des prières, des histoires, des chansons du peuple. L'oubli est la mort.

Personne et individu. La littérature centrée sur le soi de l'auteur, autobiographique ou non, traduisant l'autobiographie en fiction, est vouée à l'expérience de soi et possède un vaste territoire dans la culture moderne, pour la bonne raison que la modernité esthétique et philosophique est surtout une culture de l'individu. Il est temps de faire la distinction entre le concept de *personne* et celui *d'individu*, parce qu'ils sont si différents, même opposés. Nous adaptons leur définition au discours critique nécessaire à l'interprétation de la littérature. La personne s'ouvre à la communion, l'individu se referme sur lui-même. La personne se joint aux autres et l'individu est séparé de l'altérité. L'existence de la personne se produit avec les autres parce que son but est de donner et partager. L'idéal de la personne est que sa propre énergie soit un bien pour l'autre et que sa propre histoire fonctionne de manière à transfigurer l'histoire de la communauté. Le sens de la vie d'une personne est toujours au-delà d'elle-même. Mais l'existence de l'individu est tournée vers le soi. Et l'idéal de l'individu est d'utiliser les autres pour s'exprimer et répondre à ses besoins. La communauté n'est qu'un lieu d'affirmation et un territoire de combat de soi, pour l'individu. Et l'altérité est un bien à consommer, pour l'estomac très gourmand de l'ego, tandis que le sens de la vie ne se construit que dans la logique du soi. La personne tend, au contraire, à entrer dans un mouvement de diminution du soi et de fusion avec l'être plus significatif de l'autre. La trace du contenu de la personne porte la marque de l'altérité. En revanche, l'individu se trouve dans une dynamique de sur-augmentation de soi, d'un besoin contraire, du zèle de soi en digérant les territoires de l'altérité dans un empire égocentrique.

Ainsi, les vecteurs directeurs de l'individu sont la différence, la rupture, la singularité, la territorialité et le pouvoir. Le plus souvent, il veut la révolution continue, le nouveau et le progrès, le dépassement de toutes les formes culturelles pour inventer un âge culturel de guerre avec tous les précédents. L'énergie de l'individu est basée sur une combustion du déni perpétuel. L'histoire est pour l'individu le lieu où il perd ou gagne le pouvoir. En revanche, la personne évolue sur la base de la communion, de l'union, de la totalité, de l'empathie et du dévouement, par ce que, dans un sens profond, elle tend à s'unir à la création et à son Créateur. Le sens historique de la personne est très différent. L'histoire est du point de vue de la personne le temps donné à l'être, le lieu où l'homme choisit et voyage entre le bien et le mal, tandis que la conscience charge séquence après séquence, événement après événement, de la signification.

Personne, individu, mémoire dans la littérature. Dans la littérature, comme dans toute autre circonstance, seulement la conscience de l'auteur décide de se manifester

BDD-A28229 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:36 UTC)

en tant que personne ou en tant qu'individu dans l'acte d'écriture. Cependant, en même temps, en littérature, plus qu'ailleurs, on peut observer les oscillations de la conscience, l'hétérogénéité des positionnements et des choix. Par conséquent, il est difficile de croire qu'il existe une littérature dans laquelle bouge seulement la personne ou une littérature dans laquelle seulement l'individu agit. Pourtant, une intention majeure donne le ton pour chaque texte et révèle l'horizon vers lequel se dirigent la conscience de l'auteur et les consciences textualisées. Mais le plus souvent, tous les attributs conceptuels de l'individu ou de l'individu ne sont pas actifs dans la conscience manifeste, exprimée dans le texte par l'auteur réel. Souvent les consciences des auteurs et leurs projections fictionnelles ou non-fictionnelles hésitaient entre les attributs de la personne et de l'individu, évolue, marquant le changement de l'être dans l'histoire.

La conscience de l'écrivain qui veut s'affirmer plutôt en tant que personne et non comme individu, dépose un effort systématique pour recevoir la mémoire authentique, vécue ou imaginée, de l'Autre. Et quand il part de sa propre mémoire, il l'utilise emphatiquement pour identifier les portes, les ouvertures vers l'altérité, essayant de se reconnaître dans la mémoire des autres. La légitimation de la propre vérité n'est atteinte que dans sa propre mémoire, dans l'espace transpersonnel de la mémoire commune, du passé rappelé ensemble. C'est le cas, par exemple, des romans d'Alexandre Soljenitsyne ou de ceux de Herta Müller. Dans ce type de littérature, parce que l'écrivain consomme son imaginaire pour forcer la présence de l'altérité, la mémoire utilisée devient une source de pouvoir pour l'Autre, surtout pour le lecteur. Mais ce n'est pas le pouvoir qui domine, mais le pouvoir qui vient de la conscience, de la participation, de l'étalonnage des règles éthiques, de la connaissance morale. Le lecteur reçoit le pouvoir en nourrissant l'autonomie de sa propre pensée, parce qu'il rencontre *l'auteur généreux*.

À l'extrémité opposée, l'écrivain qui se perçoive et se déclaré en tant qu'individu, et non en tant que personne, en termes expliqués ci-dessus, utilise sa propre mémoire et la mémoire de l'altérité pour singulariser. De cette façon, il sera chargé du pouvoir, devant le lecteur, de deux façons : soit directement, lorsqu'il pratique une (non)fiction autobiographique, où il verbalise sa propre conscience, soit indirectement, lorsqu'il produit une fiction réaliste, biographique, allégorique, de façon réaliste et magique, de rêve, etc., en utilisant les consciences du texte. Ce genre de littérature fait naître un lecteur faible, habité volontairement par l'égo autoritaire de l'écrivain. La mémoire devient une source de pouvoir pour l'ego créateur de littérature. Le lecteur rencontre *l'auteur égoïste* Nous pouvons penser à beaucoup de grands écrivains du XXe siècle jusqu'à présent. Nous préférons rappeler Marcel Proust et James Joyce, comme modèles fondamentaux, suivis par des écoles entières représentées par des auteurs tels que L.-F. Céline, Camil Petrescu, Mircea Eliade, Jack Kerouac, Gabriel García Márquez, Michel Houellebecq, Mircea Cărtărescu etc.

Non-fiction, personne et individu. La littérature non fictionnelle de Svetlana Alexievich, dans laquelle des centaines, sinon des milliers de voix réelles et différentes sont entendues, appartient évidemment à la culture de la personne et non de l'individu. C'est pourquoi une telle littérature, dans un sens philosophique et esthétique, est, en fait, *antimoderne*. Cependant, la non-fiction autobiographique a un comportement beaucoup plus variable, selon les choix intérieurs faits par l'auteur qui raconte ou écrit sa vie. Mircea Eliade, par exemple, est amoureux de lui-même et dans ses nombreux volumes de mémoires et de journaux il fait une littérature de l'individu, parfaitement intégrée au modernisme dominant tout au long du XXe siècle. Nicolae Steinhardt, d'autre part, transforme *Le journal du bonheur* en une confession de la personne qui s'unit avec l'autrui et

BDD-A28229 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:36 UTC)

avec Dieu. La mise en texte de la mémoire vécue peut ainsi prendre des significations radicalement différentes. L'utilisation de la mémoire personnelle peut également servir la conscience placée sur la position de l'individu, pas seulement celle qui est placée dans la position de la personne.

Anti (post) modernisme, fiction, mémoire, altérité. La fiction inspirée prioritairement de la mémoire vécue et centrée sur l'altérité, dont nous avons déjà parlé, s'avère être aussi une littérature de la personne, plutôt que de l'individu. Il est intéressant que les auteurs de ce domaine aient de grandes compétences pour intégrer des exercices discursifs enseignées dans les écoles extrêmement inventives du modernisme et du postmodernisme. Mais il les soumettent à une philosophie de la personne, avec un contenu *anti (post)moderne*, parce que de la perspective philosophique et émotionnelle, ils sont contre l'individualisme, même en évoquant souvent des biographies atypiques, des chemins humains troublants justement par leur unicité (*Récits de la Kolyma*, par Varlam Chalamov Tikhonov (1978), *Une journée d'Ivan Denissovitch* (1962), *Le pavillon des cancéreux* (1968), *L'archipel du Goulag* (1973) par Alexandre Soljenitsyne, *Le plus aimé des terriens* (1980), par Marin Preda, Herta Müller, *La bascule du souffle*, (2009) etc. ...).

La lecture de ces livres fait découvrir que, dans la littérature qui parle d'une manière accentuée la conscience de la personne et moins de l'individu (que ce soit de la fiction ou de la non-fiction), parcourir la mémoire vécue est une expérience de connaissance morale. L'auteur prend le lecteur dans la mémoire historique profonde où la carte révèle le bien et le mal. Ce type de littérature, dans laquelle l'autorité créatrice appartient à la conscience de la personne, exorcise le mal avec la verbalisation : elle témoigne la trame, révèle l'horreur, dit des vérités interdites, lutte pour sauver l'homme, ditl'histoire réelle et les réalités subjectives qui rendent la vie avec le monde. Un exemple pertinent : pour la première fois, en dehors des frontières de l'Union soviétique, AlexandreSoljenitsyne fait connaître la vérité sur les camps communistes russes et oblige tous les intellectuels de gauche de l'Ouest à réécrire l'histoire de la Russie, mais surtout l'histoire du communisme. La littérature consacrée à la mémoire vécue a massivement contribué depuis 1945 à la connaissance de la vérité historique et à la naissance de la mentalité socio-spirituelle.

La littérature de l'ego. La littérature fictionnelle centrée sur l'ego de l'auteur est très ramifiée après la Seconde Guerre mondiale. Il y a une littérature axée sur le témoignage, étroitement liée à la littérature focalisée sur le sort de *l'Autre*, où la mémoire autobiographique fictionnalisée conduit le lecteur vers les vérités cachées, de l'histoire interdite et falsifiées. Nous pouvons penser aux livres tels qu'*Animal du cœur*, par Herta Müller (1993), *Le retour du hooligan*, par Norman Manea (2003). En même temps, il y a une littérature plus productive, égocentrique et expérimentale, dans laquelle l'écrivain traite le lecteur d'une manière autoritaire et gâté. L'écriture devient un spectacle de l'ego réel, doublé par le soi imaginaire. C'est le cas des romans *Exuvii* (1997) par Simona Popescu, *Orbitor* (1996-2007) ou *Solenoid* (2015) par Mircea Cărtărescu, écrits de la perspective d'une conscience accrue de l'individu, fasciné par l'histoire plus ou moins imaginaire de son propre ego.

Mémoire imaginaire et fiction. Il y a également, bien sûr, un comportement opposé de l'écrivain, quand il inverse la relation entre la mémoire vécue et la mémoire imaginée, pour l'imaginaire et le possible. Nous pouvons parler d'un autre paradigme dans lequel la mémoire imaginée et dans lequel la fiction imaginée est utilisée avec de l'autorité

BDD-A28229 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:36 UTC)

pragmatique par des sources reprises de la mémoire vécue, pour poursuivre d'autres objectifs que l'authenticité de la vie. Le positionnement par rapport à la connaissance de l'histoire est un point de repère dans la lecture et l'interprétation de ce paradigme, puisque, à son tour, elle se déplie dans plusieurs domaines, selon le positionnement de la conscience morale de l'auteur et de l'attitude esthétique de la mémoire imaginée. On retrouve donc facilement *une fiction allégorique* (*Vendredi ou les limbes du Pacifique*, par Michel Tournier *; Les jours, les mois, les années*, par Yan Lianke ; *En attendant les barbares*, par J.M. Coetzee), une fiction du *réalisme magique* (*Le Tambour*, par Gunter Grass ; *Cent ans de solitude*, par Gabriel García Márquez ; *Le Dieu manchot,* par José Saramago), *une littérature facile* (*horreur, thriller*) et *une fiction ludique-allégorique* (*Le Seigneur des anneaux*, par R.R. Tolkien) et la *science-fiction.* Il y a beaucoup de variantes hybrides, comme l'utopie noire qui combine le réalisme critique et la *science-fiction* (*Les particules élémentaires*, par Michel Houellebecq).

L'auteur peut partir d'un langage des représentations, tiré de l'imaginaire du livre ou du populaire, pour construire de la pure fiction. La mémoire concrète de la personne et des communautés est le plus souvent apparemment provocante. Et pourtant ! Les relations entre la mémoire imaginée et la position de la conscience de l'auteur y sont également significatives. Par exemple, les contes des cultures anciennes, pré-modernes, transposent allégoriquement la mémoire transpersonnelle des expériences eue par de nombreuses générations et synthétisent symboliquement les représentations, générant un modèle moral et comportemental. C'est pourquoi de tels contes de fées contiennent des solutions infaillibles aux limitations, résolues par la rencontre parfaite entre la mémoire et l'imagination. La littérature allégorique après 1945 approche le plus souvent du point de vue des vieux contes de fées parce qu'elle énonce aussi la conscience de la personne et la nécessité de transmettre des messages fondamentaux sur l'homme, l'existence, l'histoire.

Mais les contes de fées actuels sont appelés littérature fantastique, littérature *d'horreur*, science-fiction, fiction du surnaturel ou tout simplement *fantaisie.* Ils sont le plus souvent « des souvenirs du futur » ou une projection de la réalité absolument imaginaire, où l'auteur invente une mémoire qui n'existe pas, des pseudo-cultures et des pseudo-civilisations, et invite le lecteur à se laisser habiter par des expériences vécues et des histoires avec peu ou pas des liens avec la vie vécue, avec l'histoire réelle et les cultures historiques, avec la mémoire authentique de la personne. La littérature post humaniste de *science-fiction*, « des souvenirs du futur », entre tous ces types de fiction basés sur la mémoire imaginée, travaille sur une position radicale. Elle sort le lecteur de l'histoire, de la mémoire vécue, et annule franchement l'idée de conscience de la personne et l'idée de conscience de l'individu, pour mettre en évidence la non-conscience ou un monde post-humain, dominé par des entités non-conscients. Bien évidemment, ce type de littérature frappe la littérature de la vécue, dédiée à l'Autre et qui suit la logique morale de sa conscience de la personne. Avec les philosophes et les prophètes scientifiques de l'ère technologique, la littérature post-humaniste veut oublier l'histoire, tout en affirmant la mort de l'homme, la fin de l'humanité, dans une pensée négative antihumaniste qui, malheureusement, paralyse souvent le lecteur et le conduit dans un état d'étrange fascination.

Conclusions. La littérature est un témoin du second degré, moins légitime ou, au contraire, plus convaincant, de la mémoire de la personne et de la mémoire de la communauté. L'imaginaire fictionnel ou non-fictionnel dans lequel le lecteur est invité à vivre pendant la lecture, et parfois au-delà, naît ou non de la mémoire des personnes et de la mémoire collective. La présence ou l'absence de la mémoire vécue dans le contenu de l'imaginaire littéraire indique, sans aucun doute, l'orientation philosophique et spirituelle de

BDD-A28229 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:36 UTC)

l'auteur de littérature et le sens qu'il donne à l'histoire. Nous parvenons ainsi à traiter les relations entre la mémoire vécue / la mémoire imaginée et la conscience de l'auteur, située dans la position de la personne ou de l'individu, pour comprendre la mentalité sur laquelle le texte est construit et ses messages sont organisés, l'attitude dominante dans le discours et l'influence qu'elle peut donner à la conscience du lecteur.

(Traduction du roumain par Ioana-Crina Prodan)

Bibliographie

BLOOM, Harold, (2007), *Canonul occidental*. Traduction de l'anglais par Delia Ungureanu. Préface par Mircea Martin, Grupul Editorial Art, Bucureşti.

COMPAGNON, Antoine, (2008), *Antimodernii. De la Joseph de Maistre la Roland Barthes*. Traduction du français par Irina Mavrodinet Adina Dinițoiu. Préface par Mircea Martin, Grupul Editorial Art, Bucureşti.

JOHNSON, Paul, (2013), *Duşmanii societăţii*. Traduction de l'anglais par Dana-Ligia Ilin. Humanitas, Bucureşti.

MOSCOVICI, Serge, (2011), *Influenţă socială şi schimbare socială*. Traduction par Irinel Antoniu. Préface par Adrian Neculau et Andreea Ernst, Polirom, Iaşi.

BDD-A28229 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:36 UTC)